

HIER SOIR, j'ai choisi de ne pas rentrer directement. Il est bien rare que je décide quoi que ce soit, je ne suis pas une fille très décidée. C'est même tout le contraire. Un rayon à travers les nuages, un reflet de lune sur le canal, des jonquilles dans les sous-bois suffisent à m'égarer. Cela tombe bien, dans un sens, car je n'ai pas grand-chose à faire de mes journées. Lire et fumer comblent les heures vides que décompte le carillon au clocher de Sainte-Thérèse, sur la place pavée de frais. Beaucoup m'envient cette oisiveté péremptoire. Quelques-uns me plaignent. La plupart des gens s'en moquent, personne ne fait vraiment attention à moi. C'est une des premières choses dont je me suis rendu compte dans la vie : personne n'attend personne et la précarité de chaque existence ne permet pas autre chose que de porter un regard au mieux détaché, au pire ironique, sur soi-même et sur les autres. C'est le premier pas vers la liberté.

Donc, au sortir du square Jean-Jaurès, dont les allées de gravier bruissent du pas insouciant des lycéens, j'ai regagné lentement les boulevards. Les enseignes lumineuses s'appliquaient à brouiller les premières lueurs du crépuscule. La rumeur insistante

de la circulation automobile et l'éternuement nerveux des autobus m'empêchent de penser. Les vitrines pleines de buée des brasseries aussi. Les vins choisis, qui flambent dans les verres et dont je ne me prive pas certains soirs d'user et d'abuser, sont là pour me garantir de moi-même. On a les garde-fous qu'on mérite. Personnellement, j'aime bien l'idée de mérite, d'autant mieux que je ne me sens pas concernée, mes journées étant aussi creuses que ces phrases que j'aligne sur mon carnet, entre deux lampées de pinot noir et quelques amuse-gueule.

Le regard que je porte sur le monde est le même que je jette aux miroirs que je croise et que j'évite la plupart du temps. Dire que je ne peux pas me voir est sans doute excessif. Disons que j'évite de me regarder, une sorte de malaise mal défini me tient éloignée de tout ce qui me renvoie ma propre image, que je me trouve trop belle ou plutôt pas suffisamment laide à mon goût. Je préfère me regarder dans le regard des hommes, à l'heure langoureuse des apéritifs à rallonge le midi au *Café des Arts* ou surtout le soir *Chez Philippe*, le bar un peu rétro de la rue Joffre, où l'on peut fumer au grand jour malgré la loi.

Ainsi, je me baigne dans les yeux des hommes, et pas seulement de mon âge, tandis que je trempe mon rouge à lèvres dans l'incarnat liquide des crus de Bourgogne. Il faut croire que l'effronterie est une seconde nature chez moi. C'est en tout cas ce que me répétaient mes parents d'un ton aussi navré que courroucé pendant toute mon adolescence. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai cessé très tôt de les fré-

quenter. L'effronterie est une chose, la cruauté en est une autre. Le choc des générations n'amuse personne. L'absence non plus, mais ça vaut mieux.

Peut-être ne suis-je tout simplement qu'une éternelle adolescente ? À vrai dire, je serais bien en peine de me prononcer. Comme j'évite les lignes de mon visage et de mon corps au fond des glaces, je m'applique à oublier mon âge. Pour une belle fille, l'âge n'est pas une question d'âge. Ce compliment, j'aimerais bien l'entendre dans la bouche des hommes du bar. Parfois, je rêve que l'un d'entre eux l'écrit au revers d'un sous-bock, qu'il laisse négligemment, mais bien en vue sur le comptoir. Cela, c'est mon côté Pierrot lunaire, évanescent même. Volontairement naïf, pour tout dire.

Jusqu'à aujourd'hui, rien de tel ne s'est passé. Il faut croire que le romanesque de comptoir écarte tout romantisme. Que le romanesque est mort depuis longtemps de sa belle mort. Et que la vie est autre chose que la grâce inaccessible de la littérature. Sans doute ai-je passé trop de temps au chevet des livres pour me reconnaître dans la continuelle confrontation des appétits et la course furieuse du monde. Pourtant, certains soirs comme celui-ci, les regards ardents qui coulent vers la table où miroite mon verre me rendent plus vivante que jamais. Le coudoisement familier au comptoir arrête le temps. Du moins est-ce ainsi que je me figure ces instants tremblants d'ivresse à peine contenue. Comme quoi, au demeurant, le romanesque a encore de beaux restes. Et que rien n'est vraiment perdu, pas même l'irréversible évanouissement de l'innocence.

À force d'efforts sur moi-même, ce dont pourtant je me suis montrée jusqu'à présent peu capable, j'ai fini par oublier mon âge. L'intérêt que me portent les hommes du bar suffit à me rétablir et à me conforter dans l'idée que j'ai pour toujours l'âge qu'on veut bien me prêter. Seuls les morts sont jeunes à jamais. Et moi, je suis vivante, comme en témoigne la chaleur qui coule dans mon corps à chaque rasade. Le désir à peine dissimulé que j'allume chez les commensaux de *Chez Philippe* est là pour me rassurer quant à ma présence ici et maintenant. Vivante. Vivante, dans l'acceptation miraculeuse et sans réserve de tout ce que contient ce mot. Vivante, parce qu'avant tout reconnue comme telle.

Certes, ce monologue, fait de lieux communs aussi dérisoires, berce bon nombre de mes soirées et de mes heures perdues. Je n'ai finalement rien à me dire d'autre que ce ressassement continu de reflets, cette confession ininterrompue faite à moi-même, parmi le désert des salles de bar et la vacuité un peu solennelle des brasseries où je passe le plus clair de mon temps. Ne faisant rien pour être aimable, ce qu'on met sur le compte d'une sorte de coquetterie dédaigneuse, j'excite sans vraiment le vouloir toutes les curiosités et tous les appétits. C'est encore une manière d'exister, à défaut d'exister réellement.

Lorsque la serveuse vient m'apporter un autre verre, j'accroche mon regard au sien. Par jeu, par défi peut-être, je n'en sais rien. Elle est frêle et virevoltante comme une ombre, légère comme un songe. D'autant plus belle qu'elle ne sait rien de sa

beauté. Elle se fige alors dans un imperceptible mouvement de recul qui tient à la fois de l'empressement et du ralenti. Son déhanchement, aussi lascif qu'innocent, lorsqu'elle va regagner le halo enfumé du comptoir, mêlé à l'abaissement simultané de ses paupières soulignées de bleu pâle, m'emplit d'une joie étrange qui ne dure qu'un instant. Pour couper court, elle relève d'un geste vif une mèche de cheveux blonds, tandis qu'elle murmure, en me désignant une silhouette au comptoir, comme ramassée dans l'attente de son effet :

— C'est offert par monsieur.

Sans répondre, je me contente de lever mon verre à l'adresse de l'homme qui fait mine de ne rien avoir surpris de mon manège. Il fait de même, pendant que j'incline aimablement la tête et qu'un sourire satisfait illumine son visage que je ne fais que deviner, mais que je connais bien. Avec le temps, cette scène est devenue un rituel. Peut-être seulement une habitude.

Et puis, finalement, je suis trop honnête pour refuser les consommations qu'on m'offre. Au moins autant que peuvent l'être les intentions qui se cachent derrière ces amabilités de façade. Au bar, au lit ou sur les champs de bataille, c'est toujours chacun pour soi. Et le reste est littérature. Je ne le sais que trop. Ma lucidité est aiguisée par l'expérience. Mon manque d'illusion me tient lieu de sagesse ou du moins de fausse maturité. C'est pourquoi je ne me dérobe en rien à ceux qui convoitent mon corps et qui, pour mieux habiller leurs désirs et leur donner au moins un semblant de légitimité, s'appuient sur les règles de la

bienséance et de la galanterie. C'est un jeu de dupes, un simple renvoi de miroir à miroir. Dont j'aime à croire qu'il ne comporte ni gagnant ni perdant.

Je bois et je m'étourdis d'être en vie. Toute la vie, je m'étourdirai en buvant ma vie à longs traits. Un peu noyée dans le carmin des longs verres à pied, je confie au monde que je me dérobe à moi-même. Que mes frasques et ma mélancolie hautaine sont mes seules possessions. J'oublie le temps dans le halo feutré des abat-jour et le lustre des boiseries du bar. Dans la braise ardente des yeux d'hommes, aussi, braqués sur moi dans la pénombre.

Mais ce beau garçon, Marc, qui me jette de temps à autre un œil qui se veut indifférent, ne l'ai-je pas déjà rencontré ? Non, je dois confondre. Tout se brouille dans mon esprit. Le temps et les visages comptent pour rien. Pourtant, quelque chose me trahit, un élan de ma chair et de mes pensées vers cet homme qui en impose au milieu d'un parterre de buveurs et de prétendantes. Car c'est moi qu'il déshabille du regard. C'est à moi qu'il fait la promesse de nuits brûlées par les deux bouts. D'ailleurs, la longue et brune Valérie, maquillée de frais, ne s'y trompe pas. Elle m'a fusillée d'une œillade noire lorsqu'elle a compris le jeu qui s'établissait entre nous, en marge des conversations de cette respectable assemblée. Un léger pli d'amertume souligne chaque gorgée de champagne qu'elle boit en fermant les yeux. Elle tire nerveusement sur sa cigarette, dont la braise lui met un éclair mauvais dans les pupilles. Ses sourires forcés en disent long sur son ressentiment vis-à-vis de moi et de l'homme qui la dé-

laisse. De l'homme qu'elle convoite plutôt, et qui porte son choix sur quelqu'un d'autre qu'elle.

Je ne me sens pas coupable de quoi que ce soit. La culpabilité est d'ailleurs un sentiment que j'ignore. Ce genre de garçon propose et dispose à la fois. Cela a au moins le mérite d'être clair. Il n'y a pas lieu de s'en vouloir ou d'en vouloir à quiconque. Les événements ne procèdent que de cet homme un peu hâbleur, certes, mais tellement séduisant. Sans doute a-t-il tout pour plaire. Est-ce possible, d'ailleurs ? Je n'ai pas envie de me poser ce genre de question. Contempler les belles manières de Marc, ses yeux ardents lorsqu'il parle d'une voix grave et assurée, son sans-faute vestimentaire, son aisance en société suffit. Ce début d'histoire m'excite comme une gamine. Je ne me presse pas, je sais que je vais tomber amoureuse. Je sais que le seul fait d'y penser me trahit. En fait, je suis *déjà* amoureuse.

Cette passion naissante est mon fil d'Ariane. Alors, je décide de la suivre, sans savoir jusqu'où elle va me mener ni même si elle va me mener ailleurs qu'au bout de ma propre perte. D'un coup m'est revenue la maxime gravée sur une pierre d'un monastère, en Espagne, à Tolède me semble-t-il : *Voyageur, il n'y a pas de chemin, mais il faut marcher*. Encore une justification à la petite semaine de ma faiblesse ? Alors je vais bientôt voyager, en amour première classe. Valérie a prétexté qu'elle se levait tôt demain pour nous quitter. J'en profite pour me glisser plus près de Marc, si près que je sens la chaleur qui émane de son corps. Une chaleur musquée, masculine, comme il ne

m'a pas été donné d'en sentir depuis longtemps. Lui semble heureux de cette proximité nouvellement acquise et qui est le signe qu'il attendait. Qu'il a provoqué, en fait! Mais il prend soin d'affecter une certaine distance, bien qu'il soit soudain plus détendu. Davantage à son aise. Comme s'il savait déjà à quelle sauce il allait me manger. Comme s'il était bientôt l'heure pour moi de prendre place à bord de mon propre destin, qui m'emporte vers les bras de cet homme.

Tout ceci n'empêche pas que parfois, se dirigeant vers la sortie, un garçon m'adresse quelques mots, aimables comme il se doit. Il ne pose pas vraiment de questions, cherche juste à savoir ce que mon sourire détaché dissimule le temps d'un échange de platitudes. Mon âge, le temps qu'il fait, ou si j'attends quelqu'un. Après les répliques de circonstance, il gagne la rue sans se retourner, probablement déçu, en refermant la porte vitrée derrière lui. Je ne le revois plus, mais les jours suivants ramènent d'autres ombres prises au flot grisâtre de la ville. Et la scène se répète, au gré de l'humeur des clients de passage et de la mienne.



C'EST AINSI, je pense, que j'ai connu Arnaud, Pierre et Alain, dans la douceur extasiée des fins de soirée. Je ne sais plus exactement. Arnaud, dans le civil, est un digne représentant d'une profession libérale bien en vue. Médicale et spécialisée. Une fois ici, il laisse tout ce qui pourrait nuire à son bien-être au vestiaire. Il n'est donc jamais en service après 18 heures. Les mauvaises langues disent qu'il y a du *Mister Hyde* en lui, dès que le soir tombe. Je trouve cela un peu facile, d'autant plus que ce n'est pas à proprement parler à des bacchanales démoniaques qu'il se livre. Au pire à des stations prolongées sous les abat-jour du bar, dans les spirales bleutées du tabac brun dont il fait une ample consommation. Arnaud est bel homme, toujours tiré à quatre épingles. De taille moyenne, châtain, mince, lunettes fines, les tempes légèrement grisonnantes, les traits fins et doux. Prompt aux amabilités et aux bonnes manières. Ce qu'il est convenu d'appeler un beau parti.

Il parle facilement et en bien de son épouse, Isabelle, de ses deux enfants, Nicolas et Claire, qui poursuivent de brillantes études, de sa propriété qui domine la ville et qu'il a baptisée *À l'orée des bois*, de

son bateau dans la rade de Paimpol. Ce dernier détail lui doit de se faire affubler par les habitués du sobriquet de « coco de Paimpol ». De bonne composition, Arnaud prend tout avec philosophie. À moins que ce ne soit de la désinvolture. J'ai remarqué chez lui un côté dilettante qui ne trompe pas les filles comme moi. Jusque-là, il semble résister au chant des sirènes de charme qui décorent par moments les tabourets du comptoir, une fois le soleil couché. Il se cantonne à régler quelques coupes de champagne. À maintenir un périmètre de sécurité. Une distance nécessaire entre les ombres du bar et les siennes, plus secrètes, qui voilent certains soirs ses yeux pâles.

Nos rapports sont toujours extrêmement corrects et cordiaux. Respectueux, de part et d'autre. Je n'en attends pas moins de sa part. Arnaud a un rang à tenir. Moi, non. Et pourtant, il est possible que nous appartenions au même monde, que nous fréquentions la même société et que nous ayons reçu, lui et moi, une éducation semblable. Certes. À ceci près qu'il possède un cabinet florissant et une situation enviée. Tandis que moi, à part me laisser aller à une certaine facilité et à fréquenter les livres oubliés, je n'ai pas grand-chose à faire valoir en ma faveur. Ah si ! j'oubliais que mon physique et mes toilettes plaident pour moi. Je possède ainsi un laissez-passer pour le monde des apparences. Il m'arrive de m'en ouvrir à Arnaud. Je crois que lui aussi est entraîné par sa position sociale dans un monde qui n'est pas celui où il aurait souhaité évoluer. Ce qui nous rapproche, en définitive, est aussi ce qui nous éloigne. Un lien nécessaire et suffisant à notre relation.

À propos de Pierre, comme d'Alain d'ailleurs, je repense à l'autre soir, quand ils étalaient leur désaccord politique au comptoir. Tout semble les opposer. Et pourtant. Pierre est petit, dégarni, trapu. Postier au centre de tri, il aime brandir l'étendard de son engagement syndicaliste. Il est veuf depuis plusieurs années. Son détracteur amical Alain affirme que Pierre a fini par assassiner son épouse à coups de revendications, d'imprécations et d'incessantes récriminations révolutionnaires contre l'ordre établi. Peut-être désigne-t-il ainsi la vie conjugale ? Alain est volontiers taquin. Gérant d'une petite entreprise de négoce, il redoute les freins qui pourraient contrarier la bonne marche des affaires. Grand, bien bâti, les tempes blanchies – par les soucis de la libre entreprise, aime-t-il dire – et d'une certaine élégance, il a le verbe haut pour les besoins de la cause. Laquelle consiste en un harcèlement de son compagnon sur le terrain idéologique afin de provoquer une contre-attaque en règle, qui ne manque jamais de se produire. Le tout sur fond d'apéritifs anisés, servis à discrétion.

Je me suis faite, à la longue, à ces scènes de théâtre de boulevard. Je tends souvent l'oreille pour sourire intérieurement aux répliques prévisibles. J'ai connu un peu ce type de confrontation faussement fratricide ailleurs. Dans mon enfance, sur laquelle je ne cesse de me retourner. Car ce n'est qu'un jeu, destiné en fin de compte à pimenter les heures creuses que connaissent les bars de province. Un jeu qui a pour limites les usages du folklore local et qui ne dépasse pas l'horizon de la brève de comptoir.